

agitée était venue s'éteindre dans l'abandon loin des siens et de son pays, à ce cœur d'un vieillard encore si pénétré de l'intérêt que je lui avais témoigné, à cette pipe, prix d'une noble action, remplaçant la croix et la pension qu'il avait mieux su mériter que solliciter, puis à l'usage qu'il m'avait conjuré d'en faire à l'endroit même où je le vis pour la première fois.

La cérémonie funèbre achevée, je repris à pas lents le chemin de ma demeure et le lendemain de ce jour, le soleil s'étant levé radieux, je me rendis au tertre de Spérino, j'y allumai avec émotion la pipe qu'il avait lui-même chargée. J'en vis s'élever cette fumée qui l'avait d'abord signalé à mon attention et sur le tuyau neuf qu'il avait emplette pour m'en faire l'offrande, plus d'une larme sincère tomba de mes yeux.

Et si quelques lecteurs de cette très-simple et Irès-véridique anecdote trouvaient en cette occasion ma sensibilité excessive, je leur répondrais : Puisque nous marchons dans la vie entourés de gens à qui nous rendons souvent les plus importants services, à qui nous consacrons une grande part de notre bien-être, de notre repos et qui nous en payent par la plus méchante et la plus noire des ingratitude, qui pourrait s'étonner si je fus profondément touché de la raie reconnaissance de Spérino, conquise au prix de quelques paroles obligeantes et de quelques pipes de tabac ?

J. PETIT-SENN.

t^{er} décembre 1862.